Document généré le 25 avr. 2024 14:15

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Réflexion et regard… sur l'art

François Charron

Numéro 53, automne 1992

Les écrivains

URI : https://id.erudit.org/iderudit/15092ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Charron, F. (1992). Réflexion et regard… sur l'art. *Moebius*, (53), 81–82.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

RÉFLEXION ET REGARD... SUR L'ART

François Charron

Allocution de F. Charron lors de la remise du Grand prix de poésie de la Fondation les Forges pour «La beauté des visages ne pèse pas sur la terre».

Si j'aime et si j'écris de la poésie, c'est parce que celle-ci, je le crois fermement, implique une remise en question des idées reçues, ces idées qui définissent et réduisent à des généralités, des lieux communs, ce qui fait la complexité changeante de nos vies. Pour moi, la poésie se manifeste pour créer un espace de recueillement et de contestation, un espace où la présence du silence donne à chacun l'occasion d'entendre ce qui lui manque, de remettre en cause ses certitudes qui sont aussi celles de son temps, d'affirmer sa différence sans vouloir convaincre, rallier, être utile. En cela, la gratuité et la générosité restent, à mes yeux, le fondement même de l'acte poétique, un acte qui n'a de cesse de nous montrer ce que le monde a d'imprévu, de paradoxal et de singulier.

Nous sommes trop habitués à consommer notre existence, à reconnaître dans les valeurs matérielles et la réussite sociale une fin en soi, une preuve de dignité et d'intel-

ligence. Le poète est là pour faire une pause, pour ouvrir une brèche, ceci afin de nous permettre de dépasser des considérations étroites qui font de la personne humaine l'instrument de systèmes basés sur la compétition et la force. Aussi, le poète s'abandonne à ce qu'il y a de plus intime en lui, il s'expose aux secrets de la langue, il laisse remonter, au sein même de cette langue, toutes les émotions qui forment la vérité essentielle, la vérité irréductible de son être. Cette langue – qui non seulement exprime un univers intérieur, mais aussi s'exprime elle-même en se confrontant aux limites de l'Histoire et aux mécanismes de la censure sociale – cette langue, dis-je, est peut-être une chance pour nous de regarder en face le jeu de nos peurs, de nos rêves, de nos joies, de nos peines; la possibilité pour nous, à même nos contradictions, d'accéder à l'énigme de notre propre beauté.

Cette expérience dans l'ordre du langage (et j'insiste sur le mot expérience, dans la mesure où ce terme nous rappelle qu'il y a une aventure, que celle-ci pénètre l'inconnu, qu'elle comporte tous les risques de la subjectivité), cette expérience donc, concerne avant tout le souffle de chacun : le souffle du cœur, le souffle de la parole, ce souffle qui représente notre première et notre dernière liberté. Et ce souffle par lequel passe l'ensemble de nos émotions, devient alors celui d'un esprit ouvert, celui d'un corps ouvert; là où le pouvoir de perdre, là où le courage d'oublier nous offrent la possibilité toujours renouvelée de découvrir, de connaître et d'aimer. Je m'arrête ici, en vous demandant, à vous tous, de prendre le temps d'écouter ce que nous confient les poètes : une voix, juste une voix pour dire non aux violences et aux bêtises de notre époque.